

## LA SECONDE MORT DU POSITIVISME LOGIQUE QL 923, 26-31 mai

Christian Bonnet et Pierre Wagner, dir. *L'âge d'or de l'empirisme logique, Vienne- Berlin- Prague 1929-1936, textes de philosophie des sciences*, Paris, Gallimard, 2006, 680 p.

Curieux destin que celui du positivisme logique en France. Alors que ce pays fut, avec Comte, Leroux, Littré et autres, l'une des maisons mères de la doctrine positiviste classique, les Français n'ont jamais été attirés par les branches viennoises et allemandes du courant. Est-ce parce que Poincaré et Brunschvicg avaient banni la « logistique » de Russell depuis des lustres ? Parce que les rares penseurs français capables de comprendre ces développements comme Jacques Herbrand, Jean Nicod et Jean Cavaillès sont morts trop jeunes ? Est-ce parce que l'épistémologie française, de Comte à Bachelard et à Canguilhem ou Foucault, est restée essentiellement historique, refusant par la même l'idée d'une « reconstruction rationnelle » des théories scientifiques telle que la pratiquaient les Viennois ? Ou bien est-ce parce que l'unique représentant français du positivisme logique, Louis Rougier, qui fit beaucoup avant guerre pour propager ses doctrines, s'était également fait le chantre du libéralisme, et s'était commis avec Pétain pour finir en compagnon de route de la Nouvelle Droite ? Ceux qui associèrent systématiquement le positivisme à la pensée économique libérale n'avaient pas totalement tort, car c'est sur le terreau des thèses de Von Mises, de Hayek et de Friedmann, tous liés à un moment où un autre au positivisme autrichien, que s'est bâtie une partie de la science économique du XX<sup>ème</sup> siècle. Mais ils oubliaient aussi qu'une bonne partie des positivistes viennois et berlinois (et en particulier Neurath) étaient fortement ancrés dans le socialisme. Il faudra aussi qu'un jour en France on cesse de supposer qu'un auteur qui défend telle ou telle position politique suspecte devient coupable – « forcément coupable » – d'on ne sait quel obscur péché dans ses positions théoriques. Car il va de soi, bien entendu, que la défense de la philosophie scientifique conduit à celle du capitalisme. Peu à peu néanmoins, malgré l'obscurantisme qui semble accompagner l'intelligence française comme son ombre, l'histoire de la pensée autrichienne et de ce que l'on pourrait appeler l'autre philosophie de langue allemande – celle qui n'est ni kantienne ni herméneutique – commence à être mieux connue en France. On a, grâce notamment aux travaux de Gilles Granger, Maurice Clavelin, Jacques Bouveresse, Antonia Soulez, Jan Sebestik, Pierre Jacob, Joelle Proust, Kevin Mulligan, Jean Maurice Monnoyer et quelques autres, lentement eu accès en France aux œuvres de Bolzano, Mach, Ehrenfels, Reichenbach, Carnap, Schlick, Feigl et Hempel, sans parler de leur mentor à l'insu de son plein gré, Wittgenstein. En Autriche les travaux de Rudolf Haller et de Friedrich Stadler, aux USA ceux d'Alberto Coffa, de Michael Friedman (dont il est surprenant qu'on n'ait pas encore ici traduit le livre *A parting of the ways*) et de Thomas Uebel notamment ont montré la diversité et la complexité du courant, et établi ses racines historiques. Car c'est bien d'histoire à présent qu'il s'agit avec ces commentaires de troisième génération, et l'atmosphère a bien changé en France depuis une vingtaine d'années. L'excellente anthologie *De Vienne à Cambridge* naguère composée par Pierre Jacob chez le même éditeur (curieusement absente ici de la bibliographie) comprenait à la fois des textes classiques du courant positiviste et des textes de contemporains qui s'affrontaient à lui. Le but de Jacob était de montrer comment la philosophie analytique contemporaine s'était constituée contre les idées du Cercle de Vienne, mais aussi en quoi il y avait continuité. Il montrait comment le rejet de distinctions forgées par la tradition empiriste logique, comme celle de l'analytique et du synthétique, de la théorie et de l'observation, ou du sens et du non sens, conduisait la philosophie issue de cette tradition vers des rivages nouveaux, où il n'était plus

interdit de faire de la métaphysique ou d'employer des gros mots tels que « possible », « nécessaire » ou « essence ». A l'époque ces questions étaient encore vivantes, et elles le sont encore aujourd'hui, car même si plus personne ne s'interroge sur la question de savoir quel est le bon critère de la signification empirique d'un énoncé, ou ne prétend réfuter Heidegger en établissant qu'un énoncé comme « *Das Nicht nichtet* » est syntaxiquement mal formé, la théorie viennoise de l'*a priori* demeure toujours présente chez certains contemporains, les discussions autour de l'*Aufbau* de Carnap ont encore leur pertinence, et les projets d'unification des sciences survivent au sein des sciences cognitives.

Mais le recueil dirigé par Christian Bonnet et Pierre Wagner n'a pas pour but d'évaluer ce qui est vivant ou mort dans le positivisme viennois. Il a le mérite de nous permettre d'aller au delà des manifestes du mouvement et d'accéder à un ensemble de textes représentatifs et encore peu connus de Carnap, Reichenbach, Schlick, Feigl en philosophie des sciences, complétés par des notices historiques fort utiles, qui tracent les liens avec la philosophie scientifique en Allemagne et en Autriche (mais il y a un absent dans ce volume : le maillon polonais, qui fut tout aussi influencé par le conventionnalisme de Poincaré et de Duhem que les branches viennoise, berlinoise et pragoises du mouvement). Des textes comme celui de Schlick sur la causalité en physique, de Neurath sur la sociologie et le physicalisme, de Reichenbach sur les fondements de la probabilité, de Carnap sur vérité et confirmation ou de Hempel sur la psychologie, sont des classiques. Surtout ce volume montre combien riche, variée et conflictuelle est l'histoire de ce courant. Il permet de dissiper l'image usuelle, en partie entretenue par les membres du Cercle de Vienne eux-mêmes, selon laquelle l'empirisme est un unique corps de doctrine, avec ses dogmes et ses méthodes proclamées. Il y eut plusieurs époques, celle de formation dans les années 20 et celle de propagation du mouvement dans les années 30, et à peu près autant de dissidences et de conflits dans le Cercle de Vienne que dans les diverses internationales communistes. Mais les idées positivistes sont à présent objet historique. Elles ne semblent plus, comme jadis, susciter des haines passionnées. C'est presque dommage. On se disputa, dans les années 40 et 50 du siècle dernier, et au delà, le mérite d'avoir tué le positivisme logique. En France on peut dire qu'il était tenu comme mort avant même qu'on eût découvert son existence. Le paradoxe est qu'à présent qu'il est devenu objet d'archive et qu'il est accueilli dans la *Bibliothèque de philosophie* de Gallimard, il est à craindre qu'il ne soit mort une seconde fois, et que son radicalisme ne soit perdu. En ces temps où l'on célèbre le retour de la métaphysique sous ses formes les plus spéculatives, où le squelette de Heidegger ne cesse de ressortir mécaniquement de son placard et où triomphe partout l'irrationalisme et la *Lebensphilosophie* new look, ne vaudrait-il pas la peine de proclamer à nouveau que la métaphysique est un non sens, que ce dont on ne peut parler on ne peut le siffler non plus, que la méthode scientifique est digne d'être imitée en philosophie, que la logique en est le fer de lance, que nos croyances doivent recevoir un fondement ferme et que l'éthique n'est pas l'*alpha* et l'*oméga* de la philosophie? Cela nous rajeunirait.

Pascal Engel